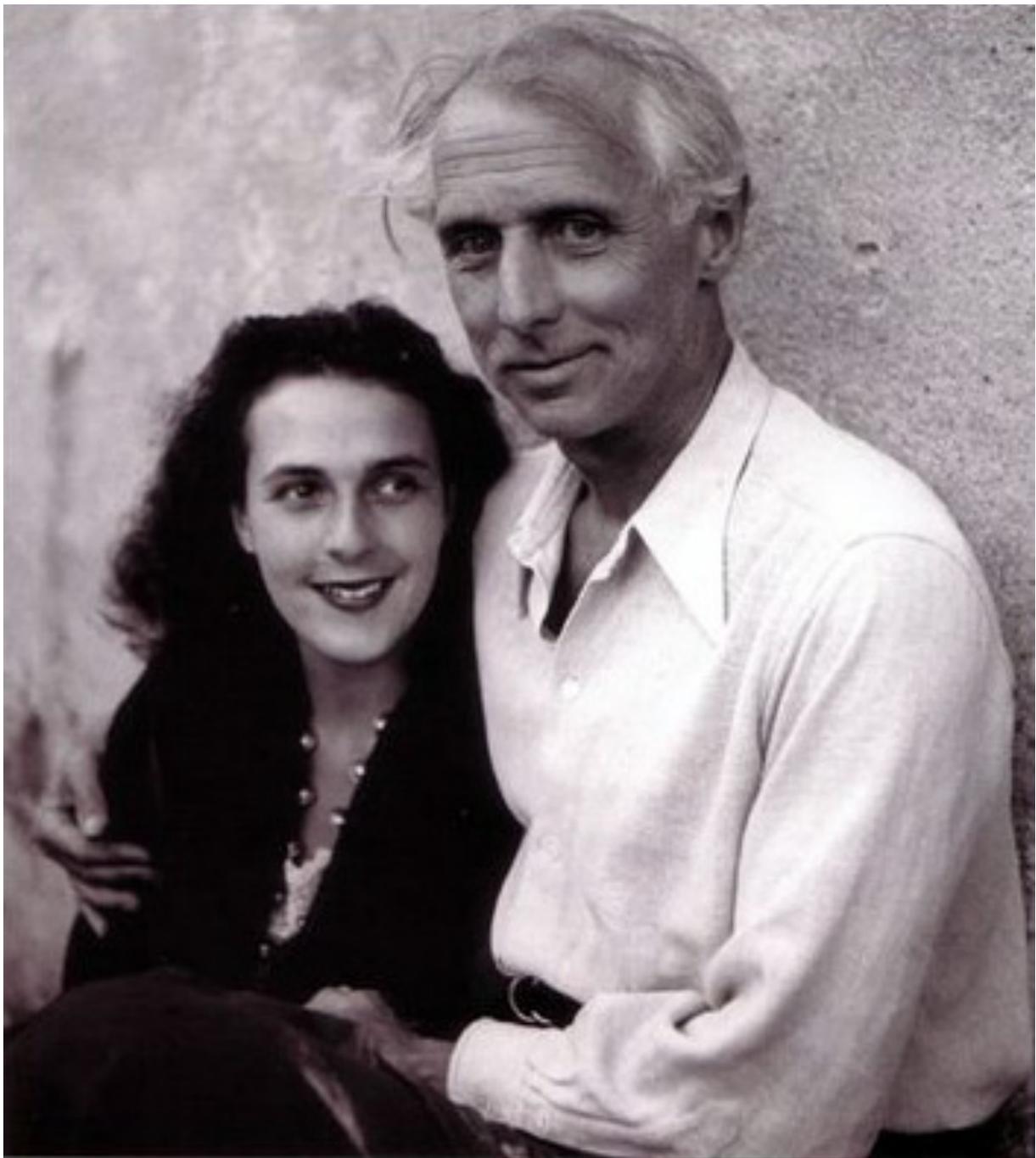


**Max Ernst (1891-1976), Le Capricorne, 1948, groupe sculpté ici en ciment, à Sedona (Arizona) avec Dorothea Tanning. Un plâtre teinté de 247 sur 210 cm et 155 de profondeur, conservé à la Nationalgalerie de Berlin, a donné lieu à diverses reproductions en bronze.**



NB. Ce texte est un extrait de la conférence « Max Ernst, la mise en valeur du bizarre, du primitif, de l'inquiétant » que J.-P. Salles aurait dû donner à l'UTL le 2 avril 2020.

Le Capricorne, mot à mot « une chèvre avec corne » - ici l'être hybride, mi-animal mi-homme, a plutôt des cornes de taureau – symbolise la patience, le repos, la méditation avant de reprendre la marche en avant. Et en effet, Max Ernst réalise cette œuvre après avoir trouvé asile aux États-Unis. Il vient d'échapper au pire. Né à Brühl, près de Cologne, en 1891, ancien combattant de la Grande Guerre installé à Paris dès 1921, après une période dadaïste, c'est un des principaux protagonistes de l'aventure surréaliste avec André Breton et Paul Éluard. Dans les années 30, exposé à New York chez Julien Levy, à Londres puis de nouveau à New York au Moma, sa carrière semblait décoller. Signe de ce début de réussite, il achète une maison à Saint-Martin d'Ardèche, à 50 kms au nord d'Avignon. Il y vit quelques moments délicieux avec sa compagne Leonora Carrington, elle-même peintre surréaliste. Il décore la maison de fresques et de bas-reliefs exaltant son couple. Puis c'est de nouveau la guerre.



Au début de la guerre, en septembre 1939, étant « sujet allemand », il est interné au Camp des Milles, près d'Aix-en-Provence. En tant qu'artiste antinazi – cf. ci-dessous son extraordinaire Ange du Foyer de 1937, accusation contre la dangerosité et les gesticulations d'Hitler – il est en danger quand la France est défaite et envahie.



L'Ange du Foyer, 1937, 112,5/144 cm, Collection particulière.

Profitant de l'anarchie – cf. l'exode -, il s'évade. Mais sa compagne Leonora, très déprimée et effrayée, était partie en Espagne avant de rejoindre les États-Unis. Décidé à quitter l'Europe, il prend contact avec Varian Fry – ce jeune américain envoyé à Marseille par des organisations caritatives pour sauver les intellectuels et militants antifascistes en danger. Hébergé à la villa Bel-Air près de Marseille, il y retrouve André Breton et sa femme, Victor Serge et son fils Vlady ... Les visas en main – Alfred Barr le conservateur du Moma lui avait procuré une offre d'asile – le voilà à Lisbonne en mai 1941. Il arrive à New York en avion le 14 juillet 1941. Ses épreuves ne sont pas terminées. Après l'attaque de Pearl Harbor (décembre 1941) et l'entrée en guerre des États-Unis contre le Japon et son allié l'Allemagne, le voici de nouveau en tant qu'Allemand « étranger ennemi ». Ayant été invité à Cape Cod, chez le peintre surréaliste chilien Matta, il est de nouveau suspecté d'avoir envoyé des signaux lumineux à des bateaux ennemis. Il est interrogé et détenu. Cependant quand le policier s'aperçoit que la femme qui l'accompagne est Peggy Guggenheim, la riche héritière des magnats du cuivre, il téléphone à New York et reçoit l'ordre de le libérer. Pour lui éviter de nouveaux ennuis, Peggy se marie avec lui en 1942, un bref mariage blanc !

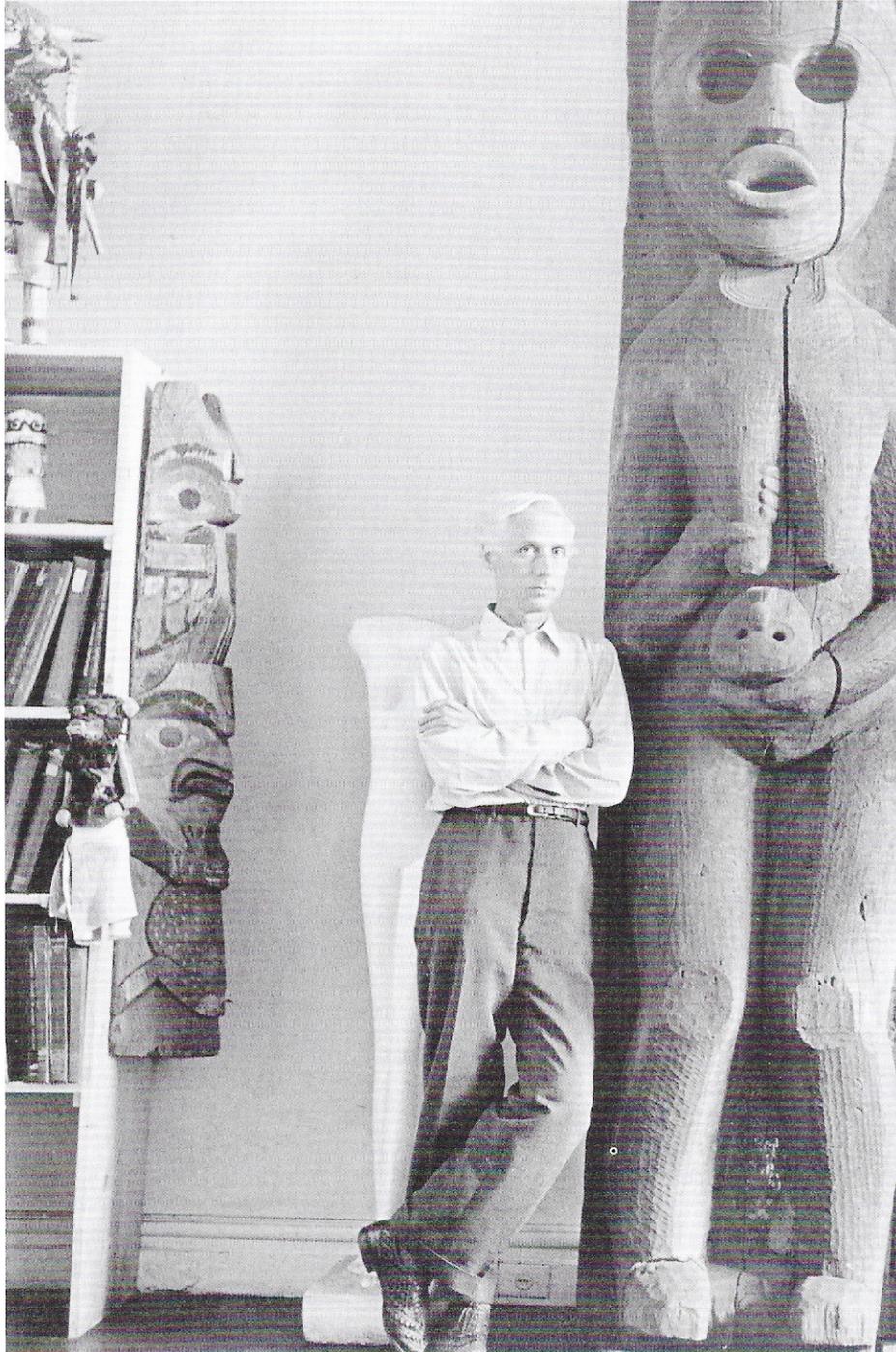
L'année 1943 voit la fin de ses épreuves. Le galeriste Julien Levy lui présente à New York Dorothea Tanning, une artiste peintre. Ce fut une rencontre heureuse, scellée par un séjour estival et automnal à Sedona (Arizona) à 4000 kms de New York, dans un modeste « guest ranch » que leur avait recommandé René Étienne exilé à New York.



Avec Dorothea Tanning à New York, 1943.

La beauté du site les enchantait : rouge ocre vif des rochers, vert délicat des arbres, bleu tendre des cyprès, écorce rose des pins. Les animaux ne manquaient pas, hérons bleus, lynx, cerfs, ours, antilopes ... et l'hospitalité était sans façon, sans puritanisme ! De plus, il est fasciné par les Indiens Hopi, dont il découvre les sculptures en bois (voir page suivante).

Il s'inspirera aussi, dans son « Jeune homme intrigué par le vol d'une mouche non euclidienne » (voir illustration plus bas), des techniques de peinture sur le sol utilisées par ce peuple. Max Ernst ayant placé la couleur dans un récipient percé qu'il fait osciller au moyen d'une ficelle, il utilise le hasard ! C'est l'invention du « dripping », largement mis en œuvre un peu plus tard par Jackson Pollock. En 1946, lui et Dorothea achetèrent un terrain et firent construire une maison. Ils célébrèrent leur mariage à Beverly Hills (Hollywood) en 1946, en même temps que Man Ray et Juliet. Max Ernst sera fait citoyen américain le 19 novembre 1948, malgré les réticences d'un fonctionnaire qui pensait que « dadaïste » signifiait « mauvais père ».



Dans sa maison de Sedona (Arizona), avec une sculpture en bois Kwakiutl, tribu indienne de la côte nord-ouest, 1947.



Jeune homme intrigué par le vol d'une mouche euclidienne, 1943-47, Mannheim, Kunsthalle.

#### MAIS REVENONS AU GROUPE **LE CAPRICORNE** :

Il est constitué de deux personnages. Le personnage masculin au centre, aux cornes de taureau, tient fermement un sceptre. Celui-ci est formé de quatre bouteilles de lait superposées recouvertes de ciment. Il est terminé par le moulage d'un masque hopi, avec sa magie défensive. Le long cou du personnage féminin, à droite, est constitué d'un amortisseur de voiture recouvert de ciment, de même que ses membres inférieurs en forme de queue de poisson. La plume du chapeau est également un amortisseur.

L'imposant personnage assis nous invite à nous asseoir, ce que font d'ailleurs Dorothea et Max sur la photo ! Dans la main gauche du personnage on remarque une petite créature, dont la parenté avec la femme au visage de lune est évidente. La queue de poisson de celle-ci l'apparente à une sirène. Sous le bras gauche de l'homme, on remarque un chien langue pendante, blotti sur ses genoux. Au premier plan en bas, près des pieds de Dorothea dépassent les deux pieds du personnage central.

Le Capricorne accorde une audience, entouré de sa femme, de son animal familier. Protectrice, cette sculpture veille sur le nouveau logis des jeunes mariés, mais en même temps, en forme de siège, elle se veut accueillante pour les voyageurs.

En 1949, par bateau, Max Ernst est de retour en France avec Dorothea : « Le voyage était long, long, long, ça n'a pas pris longtemps par contre de me réhabituer. Je suis chez moi. Je redeviens moi », écrit-il à son cher ami de Carcassonne Joe Bousquet, poète, ancien combattant et grand blessé de guerre. Il reçut un bel accueil à Paris, deux expositions lui furent consacrées dès 1950. Par contre ses concitoyens allemands restèrent longtemps imperméables à son art. Installé en Touraine à partir de 1955, grâce à son amitié avec le peintre Olivier Debré, fils du professeur Robert Debré et neveu de Michel Debré, il obtint la nationalité française en 1958. Le voilà donc à la tête de trois nationalités ! En remerciement, il offrit une Fontaine (« Aux cracheurs, aux drôles, au génie », 1967-68) à la ville d'Amboise, dont Michel Debré était l'élu. Délaissée et pillée de certaines de ses sculptures, elle fut réhabilitée de 2009 à 2014 (voir la page suivante).

Il terminera sa vie sous le doux soleil de Provence, à Seillans (Var) qui sera la dernière demeure de Max et de Dorothea. Au début des années 70, la reconnaissance était enfin venue en Allemagne. Plusieurs musées prestigieux exposèrent ses œuvres, comme la Kunsthalle de Hambourg. Le 8 mai 1972 il est fait Docteur Honoris Causa de l'université de Bonn. Et en novembre 1973, le chancelier Willy Brandt organise un dîner en son honneur, au cours duquel il salue « un esprit libre, un grand solitaire, sceptique, jamais cynique, unissant une imagination quasi illimitée et une grande rationalité ».

Jean-Paul Salles.  
Octobre 2020.

PS. Une anecdote : en balade à Amboise, à la fin des années 1990, ne parvenant pas à trouver la dite fontaine, nous abordons deux employés communaux. À notre question, l'un d'eux nous répondit qu'il ne connaissait pas. Et l'autre, après s'être longtemps gratté la tête, nous indiqua une direction d'un geste vague : « ah oui, c'est ce truc là-bas ! ».



Fontaine de Max Ernst à Amboise (Indre-et-Loire) : « Aux cracheurs, aux drôles, au génie », 1967-1968. Rénovée en 2009-2014.

